

Le mal du hérisson

Collectif Greta Koetz



Création Automne 2024



Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres

Antonio Gramsci, 1932

Résumé

Nous sommes à la fin des années 30. Un petit groupe de malades essaie tant bien que mal de faire vie commune dans une maison de campagne réaménagée en lieu de soin. Ce lieu accueille les gens qui, comme elleux, sont atteint·es d'une maladie étrange qui a la réputation de transformer les gens en hérissons. Cette maladie qui fait peur à tout le monde c'est celle dont était affecté Van Gogh, et qu'il a illustrée dans ses très célèbres « autoportraits en animal »... C'est la maladie des bizarres et des inadapté·es, la maladie de ceux qui voudraient toucher et être touché·es, mais qui ont la peau qui pique.

Dans cette maison qui rassemble une poignée de malades que rien ne semblait destiner à vivre ensemble, on entend construire un lieu d'utopie. Entre moments de soins, ateliers de fanfare et de tir au fusil, la vie pourrait presque être douce pour les résident·es de l'étrange petit lieu, mais ce serait sans compter le fait que la maladie parfois tue, que les temps sont à l'hiver et que rien n'est plus fragile qu'une utopie.

Avec ce spectacle, comme avec les précédents, nous voulons tenter de faire la synthèse entre l'écriture rigoureuse d'un récit au sens le plus classique du terme et la recherche de la plus joyeuse et absolue liberté au plateau, nous voudrions y conjuguer le beauté de la forme et la vitalité du chaos. Sur scène, il y aura 8 personnes, 7 comédien.ne.s et un musicien, il y aura des improvisations virtuoses et des dialogues au poil dignes d'un scénario de Jacques Prévert, il y aura du jazz, de la farce et du tragique. Notre récit, nous le rêvons un quart historique et trois quarts saugrenu, comme un roman de Gabriel Garcia Marquez, ou un film de Yorgos Lanthimos. Il s'agira de parler de notre désarroi vis-à-vis de l'époque, d'interroger tant notre soif d'utopie que notre difficile rapport aux autres, Il s'agira enfin, de célébrer avec une candeur tantôt caustique, tantôt pleine de douceur, notre insatiable - et souvent maladroit - besoin d'amour et de reconnaissance

Crédits

mise en scène et écriture

Thomas Dubot

jeu et écriture

Marie Alié, Marie Bourin, Antoine Cogniaux, Antoine Herbulot, Alice Laruelle, Nicolas Payet, Léa Romagny

musique, écriture et jeu

Sami Dubot

assistanat à la mise en scène

Simon Hardouin

création lumière

Nicolas Marty

son

Benoît Pelé

coordination technique

Benoît Pelé, Nicolas Marty

costumes

Rita Belova

scénographie

Claire Farah, Clara Dumont, Nicolas Marty, Benoît Pelé

coordinateur de production

Edgar Martin

production

Collectif Greta Koetz

diffusion

Collectif Greta Koetz
Prémises // Office de Production
Artistique et Solidaire pour la Jeune Création

partenaires - recherche en cours

Théâtre Les Tanneurs
MARS - Mons arts de la scène
Centre Culturel de Bertrix
Avec le soutien de taxshelter.be, ING et du
tax-shelter du gouvernement fédéral belge

LE COLLECTIF GRETA KOETZ EST LE LAURÉAT
BELGE 2020 DU PREMIER DISPOSITIF
EUROPÉEN INITIÉ PAR PRÉMISSSES, OFFICE DE
PRODUCTION ARTISTIQUE ET SOLIDAIRE POUR
LA JEUNE CRÉATION

LE COLLECTIF GRETA KOETZ EST ARTISTE
ASSOCIÉ AU THÉÂTRE DES TANNEURS

contact

COLLECTIF@GRETAKOETZ.BE
ALICIA@PREMISSSESPRODUCTION.COM
www.gretakoetz.be

Note d'intention

Il y a quelques années, alors que nous nous apprêtions à sortir du microcosme de l'école pour nous confronter au monde, il nous a semblé évident que nous devions former un collectif.

L'idée de collectif avait une grâce magique à nos yeux, c'était la grande aventure nécessaire. On s'est lancé dans cette histoire comme on se marie à Las Vegas, dans une espèce de fringale amoureuse nourrie du besoin de faire un geste fort. Aujourd'hui nous voudrions essayer de comprendre un peu plus notre geste, ce sur quoi se fonde notre histoire. Qu'est-ce que c'est que ce besoin de communauté qui nous habite ? Qu'est-ce qui est en jeu dans ce désir ? Dans quelle Histoire ça s'inscrit ? Qu'est-ce que ce désir raconte sur le monde ? Quelles sont les fêlures et les forces qui le tissent ? Qu'est-ce que ça dit des êtres humains que nous sommes ?

Derrière "l'idée de collectif" se loge quelque chose d'assez universellement partagé, qui n'est autre que notre besoin de partage lui-même. L'être humain, c'est bien connu, est un animal social. Nous avons besoin de chaleur humaine. Nous avons besoin de tribu. Qu'on fonde une famille, un parti, une nation, un collectif de théâtre ou une bande de potes, il y a de ça qui est en jeu : nous avons besoin d'appartenir à quelque chose. Ce n'est pas seulement pour des raisons pratiques matérielles que nous avons besoin des autres, nous avons besoin des autres parce qu'il se pourrait bien qu'en fin de compte, "il n'y ait de sens qu'à plusieurs".

Dans un petit conte assez connu, le philosophe Arthur Schopenhauer racontait que nous sommes comme des hérissons en hiver. Nous avons le besoin et le désir de nous rapprocher les uns des autres pour nous réchauffer et pour affronter les vicissitudes de la vie mais si nous nous rapprochons trop nous finissons par nous blesser avec nos piques. Ainsi nous devrions nous tenir à une juste distance... assez près pour avoir un peu de chaleur mais pas trop pour ne pas nous blesser, et cette distance est dure à tenir évidemment parce qu'un peu plus de chaleur ne nous ferait pas de mal.

Il n'y a de sens qu'à plusieurs
Georges Bataille





Nous ne savons pas si le dilemme du hérisson se règle par une affaire de juste distance, ni s'il est très sage de prendre conseil auprès de Schopenhauer en matière de relations sociales, tant il est connu que c'était un méchant monsieur, aigre et solitaire, qui n'avait d'affection que pour les petits chiens. Mais il y a bien quelque chose qui nous parle dans cette histoire de dilemme du hérisson. Oui, notre besoin de communauté a quelque chose de douloureux et oui, nous ne cessons pas de nous piquer les un.e.s les autres en tentant de nous prodiguer un peu de chaleur et de lutter contre le froid de l'hiver.

Mais s'il y a quelque chose d'assez d'universel dans ce besoin d'appartenance, il prend une forme particulière quand on décide de former un « collectif », il s'inscrit dans une généalogie et un imaginaire particulier, qu'on pourrait tenter de résumer grossièrement en un certain idéal d'égalité, une certaine aspiration à réinventer les rapports, une certaine révolte face au monde.

C'est sur tout cela que nous voudrions travailler dans notre prochain spectacle, nous voulons faire le portrait tendre et caustique d'êtres-hérissons, et dans l'épaisseur de ces portraits nous voulons explorer tout un petit monde de questions et de paradoxes qui nous semble habiter ce besoin d'appartenance, en particulier quand il croise une aspiration à un idéal. On voudrait regarder le groupe comme un espace ambivalent, qui peut tour à tour être le pire endroit de l'enfermement et de l'assignation de l'individu à une place, ou bien au contraire un espace thérapeutique où l'on soigne sa capacité à se lier.

Est-ce qu'on choisit vraiment ses amis ? Est-il encore possible et raisonnable de désirer appartenir à une tribu ? C'est quoi une bonne solitude ? Pourquoi est-ce que ça nous touche autant les histoires de fidélité et de promesses tenues ? Qu'est-ce que c'est prendre soin les un.e.s des autres ? Peut-on encore se permettre d'être idéaliste ? Contre quoi se révolte-t-on ? Sont autant de questions que nous voulons explorer pour tenter d'y voir plus clair dans ce qui nous occupe : trouver du sens et des manières à notre "être-ensemble".



Éléments pour la construction d'un récit

Pour explorer toute ces questions nous avons donc commencé à imaginer une histoire. Nous avons l'impression que c'est par la fiction que nous serons à même de traiter de la complexité et des ambiguïtés de notre sujet. C'est que nous sommes en majorité un collectif de comédien.ne.s, nous aimons les personnages, nous aimons les situations, ce sont nos pinceaux et c'est par ces outils que nous nous sentons capables de dire des choses. Nous nous sommes pour le moment employé.e.s à développer un imaginaire le plus large et fourni possible, presque comme si nous allions écrire un roman. Nous nous sommes attelé.e.s à développer un univers, à imaginer quels types de personnages vont le peupler, quel est leur environnement, dans quel contexte historique iels se meuvent, et puisque c'est un univers avec une dimension fantastique, comment cette dimension fantastique s'y déploie, etc. Tous ces éléments sont des matériaux destinés à nourrir les répétitions.

Une maladie fantastique

Comme la tuberculose et la syphilis, nous imaginons que cette maladie est très vieille, mais qu'on a commencé à l'observer de façon plus scientifique à partir du XIXe siècle. Maladie contagieuse, elle s'est développée de façon féroce avec la révolution industrielle et la soudaine expansion des villes. Son symptôme le plus célèbre est qu'elle transforme les gens en des créatures qui ressemblent à des hérissons, c'est d'ailleurs ce symptôme qui lui a donné son nom "le mal du hérisson", mais en vérité peu d'individus sont allés jusqu'à avoir la peau complètement recouverte d'épines. C'est un fait rare, dont on parle beaucoup mais que peu de gens ont pu vraiment observer. La plupart des malades en reste au stade de troubles dermatologiques, psychiques et sociaux, iels deviennent pathologiquement irritables et très frileux. Et lorsque l'on échoue à stabiliser la maladie, les désordres internes qu'elle produit sur le cerveau et dans les entrailles, tuent bien souvent les malades sans qu'il n'y ait véritablement de "transformation".

Par ailleurs il paraît que l'on aurait observé chez certaines personnes d'autres symptômes pour le moins étonnants : chez certain.e.s cela se manifesterait par une perte de sensibilité à la gravité, les malades se mettent alors à flotter dans les airs, tout en étant affligé de crises de flatulences douloureuses et nauséabondes; chez d'autres encore cela se manifesterait par une hypersensibilité à la lumière, attiré.e.s par elle comme des papillons de nuit, des malades auraient fini par s'immoler par le feu dans un état de transe terrifiant.

Tout le monde y va de son interprétation: les partisan.ne.s du progrès pensent que la maladie serait depuis longtemps éradiquée sans la bêtise des arriéré.e.s anti-modernes, il y en a qui pensent qu'elle est un effet de la décadence des temps, voire même qu'elle est un châtement divin, et d'autres encore qui affirment que si la maladie est si forte aujourd'hui, c'est à cause des inégalités profondes qui traversent la société.

Beaucoup de célébrités sont mortes de cette maladie. C'est le cas de Van Gogh par exemple, ses tableaux où il se représente en homme hérisson sont ses chefs d'œuvres les plus célébrés; et le bruit court que Léon Blum, le chef du gouvernement lui-même, serait atteint, ce qui ne manque pas de faire jaser la presse d'extrême droite. Mais il y a aussi la foule des anonymes, la classe ouvrière évidemment est particulièrement touchée mais elle ne bénéficie pas vraiment des soins de luxe que l'on dispense dans les sanatoriums alpins - ces beaux et mystérieux endroits qui donnent aux yeux de certain.e.s un aspect presque enviable à la maladie.

Un lieu de soin

Durant le bel été de 1936, en même temps que l'on proclame la création des congés payés, et que l'on crée des maisons de vacances pour les enfants d'ouvrier, de même, à quelques endroits en France, s'ouvrent des maisons d'accueil pour les malades atteints du « mal du hérisson ». Ce n'est pas qu'il n'existait pas de lieu avant, mais les pratiques de guérisons qui avaient cours jusqu'alors tenaient plus de la pure et simple mise à l'écart que d'un véritable processus thérapeutique.

S'il est à peu près certain que les causes du « mal du hérisson » sont virales ou bactériologiques, des théories commencent à se développer depuis quelques années qui postulent que le développement de la maladie est fortement lié aux conditions de vie et à l'environnement social des malades. Pour combattre la maladie, il semblerait selon ces théories que le remède le plus efficace serait tout simplement de « bien vivre ».

Notre histoire se déroule quelque part dans une campagne reculée, c'est une grande maison - ancien lieu de villégiature d'une famille bourgeoise - qui a été sommairement réaménagée en institut. Même si elle est décrépie et qu'elle a besoin de travaux, la maison ne manque pas de charme, elle est même plutôt belle avec son plancher, ses grandes fenêtres et ses moulures. A l'intérieur, il y a une grande salle commune où l'on fait des réunions et de la musique, il y a des chambres, une cuisine, les bureaux de Simone et Lucien qui sont les soignants, une salle de soin et une salle d'imprimerie dans laquelle ils éditent une petite revue. Autour il y a un très grand jardin et au-delà du jardin, il y a des champs, des bois, et si on marche trois petits quarts d'heures on tombe sur un village où l'on peut prendre un train pour la ville.

Ils ne sont pas nombreuses à vivre dans l'institut, une dizaine en tout et pour tout. C'est un choix de Lucien et Simone, parce qu'ils veulent que les choses restent à taille humaine. Les patients qu'ils accueillent viennent pour moitié de la région et pour l'autre moitié ce sont des personnes d'un peu partout, qui arrivent là par bouche à oreille, envoyées soit par la famille ou des amis, soit par un médecin désemparé qui a entendu parler de l'expérience. Il faut bien dire que la diversité de provenance des patients donne parfois lieu à de drôles mélanges.

Un conflit

Tout pourrait aller pour le mieux dans ce bel endroit, mais ce serait sans compter que la maladie tue parfois et rend les gens fous, ce serait sans compter aussi les problèmes de voisinages et la vendetta personnelle que le maire du village entretient avec le lieu. Depuis quelque temps, suite à l'impression d'un texte par le club d'écriture de l'institut, un conflit enflamme toutes les passions. L'affaire est même devenue nationale. Pourtant ce texte ce n'est pas grand-chose, il s'agit du récit d'un rêve: un patient y explique qu'il rêve souvent qu'il assassine le maire et que ça le fait bien rigoler. Le patient est un jeune homme un peu simple, quand il a écrit ça il ne pensait pas vraiment à mal, mais ça fait les choux gras de la presse réactionnaire, tout le monde en parle un peu, et surtout tout le monde en parle mal.

C'est en tout cas l'avis de Simone et Lucien ainsi que de tout les pensionnaires du lieu. Iels décident alors de faire appel à une jeune réalisatrice pour qu'elle vienne faire un film sur elleux, pour que les gens voient et comprennent qui iels sont vraiment, histoire de faire taire les mauvaises langues.

C'est à ce moment-là que commence notre histoire.



Calendrier

CRÉATION AUTOMNE 24

Du 24 septembre au 4 octobre 2024 / Théâtre Les Tanneurs / Bruxelles

Du 7 au 12 octobre 2024 / MARS / Mons

Conditions d'accueil

10-11 personnes en tournée, 8-9 Be, 2 Fr

8-9 Comédien.nes/Musicien/Metteur en scène

1 Régisseur Général

1 Administrateur

Montage en J-1 avec prémontage
Démontage à l'issue de la représentation



Le collectif

Le collectif Greta Koetz réunit plusieurs actrices et acteurs issus.e.s de l'ESACT-Conservatoire royal de Liège, un musicien issu du CRR de Paris, un créateur lumière-constructeur-régisseur, et un coordinateur de production. Nommément: Marie Alié, Marie Bourin, Antoine Cogniaux, Sami Dubot, Thomas Dubot, Antoine Herbulot, Alice Laruelle, Nicolas Marty, Edgar Martin, Nicolas Payet, Léa Romagny.

Nous avons créé les spectacles "On est sauvage comme on peut" en 2019, et "Le jardin" en 2021.

Fonctionner en collectif nous permet de construire et choisir notre pratique théâtrale. Cette manière d'être ensemble est pour nous l'occasion d'expériences politiques en tant qu'elle remet en cause la répartition usuelle des pouvoirs et des fonctions dans la création théâtrale.

La question principale qui nous occupe sur le plateau et au sein du collectif est celle de l'émancipation. Comment nous défaire de nos assignations ? Quelles sont nos possibilités d'émancipation ? Quelles techniques, nous qui avons été biberonnés à la résignation, pouvons-nous inventer pour nous libérer des dispositifs disciplinaires, ou comme dirait Rancière, du «partage policier du sensible» ? Quels espaces d'invention pouvons-nous nous aménager, que ce soit dans les rapports humains, dans la mystique, ou dans l'Histoire? Comment rendre nos corps indociles ? Les expériences de déviance, de l'étrange, de l'anormalité ou de l'irrégularité nous intéressent en tant que techniques d'émancipation (conscientes ou non).

